

# A DISTANCE

ANNIE LE BRUN

D'abord la joie, la simple joie de ne pas, comme trop souvent, déplorer ce qui advient dans le domaine littéraire. En moins de six mois, deux livres auront réussi à me faire oublier le triste temps qu'il fait pour lui substituer la couleur inédite de leur passion. Et pourtant, l'un et l'autre, pourraient être classés dans la pire sorte d'écrits qui, à mes yeux, se puisse concevoir, le récit d'enfance ou, d'ordinaire, sous prétexte que l'auteur s'emploie à lifter un passé de toute façon dérisoire, l'incontenance littéraire ne connaît pas de limite, s'y nourrissant de roublardise sentimentale, de naïveté feinte, quand ce n'est pas de complaisance injustifiable. Rien de tout cela, aussi bien dans *Le Grand Chariot* de Matthieu de Boissésou (1) que dans *Rapport sur moi* de Grégoire Bouillier (2), comme si un sens inné de l'implacable, la plupart du temps estompé par l'humour, avait pareillement préservé l'un et l'autre de telles nuisances.

Et cela, alors qu'on ne pourrait imaginer livres plus dissemblables, le premier, un roman de 344 pages, écrit par vagues somptueuses qui roulent, soulèvent et emportent êtres et choses, pour les faire soudainement apparaître sur les plages nues de leur devenir; le second, un récit de 160 pages, progressant au rythme d'imprévisibles plongées en apnée qui maintiennent le regard sous la peau du monde, afin d'en révéler non l'envers mais la couche de perspectives truquées à traverser de toute urgence, comme autant de milieux transparents pour enfin connaître la déconcertante matière de ce qui nous arrive.

À cette pratique intensive qui est d'abord une méthode de survie, *Rapport sur moi* doit sa force rare et paradoxale de fulgurance contenue. S'ensuit une subtilité dans la violence en si grande discordance avec la grossièreté de l'actuelle insignifiance romanesque que je joue seulement la mettre en parallèle avec la violence de la subtilité qui irise *Le Grand Chariot* pour faire de l'histoire sans histoire d'un frère et d'une sœur une improbable épopée tout à la fois de l'adolescence et de la solitude. D'autant que c'est grâce à cette violence lyrique que Matthieu de Boissésou déserte la conformité romanesque, semblant avoir depuis toujours choisi de s'en remettre aux phénomènes naturels et à leurs stupéfiantes ressources qui déterminent chez lui une langue splendide à même de s'abattre en bourrasque comme d'avancer avec des ruses d'embruns, voire de déporter en nuages s'assemblant toute l'énergie d'une scène dans le coin gauche du paysage.

Et quand bien même l'enfance des villes revue et corrigée par Grégoire Bouillier se différencierait-elle absolument de l'enfance des champs suggérée par Matthieu de Boissésou, l'incontestable envergure de ces deux livres tient à leur décisive manière de lier violence et subtilité, fit-ce au cours d'un cheminement inverse mais qu'ils savent pareillement rendre indissociable d'une totale absence de prétention. À l'évidence, ni l'un ni l'autre n'écrivent pour montrer qu'ils sont sensibles ou intelligents. On avait presque oublié que ce fût possible, depuis qu'il ne semble pas en aller différemment des livres et des parfums, à lire cette remarque du grand inventeur de fragrances que fut Édouard Roudnitska, déplorant déjà dans les années 1970 la vulgarité de trop de nouveaux parfums : « C'est le mode d'expression de générations qui [...] se soucient de mots, de bruit, de violence pour s'étourdir et donner le change sur leur vide intérieur (3) ».

Serait-ce que le roman a autant affaire que le parfum avec cet *Esprit d'époque* que Patrice Bollon se propose de décrypter à travers les maquillages, les vêtements, les nourritures, les meubles, les décors, les mots... dans lesquels une génération se reconnaît ? Sûrement et, à cet égard, son livre, ouvrant le formidable magasin d'accessoires avec lequel devrait rivaliser la fresque romanesque que l'époque n'aura jamais, nous apprend beaucoup plus que n'importe quelle théorie de la littérature. D'autant que la finesse et la profondeur de cette réflexion sur le « banal contemporain » incitent à se demander si le roman – se voudrait-il psychologique ou social – ne contribuerait pas essentiellement à éluder la grande question qui est pour Patrice Bollon de « savoir dans quelle mesure nos idées sont effectivement les "nôtres", jusqu'à quel point elles nous appartiennent, et ce qu'il en résulte sur nos capacités de recul par rapport aux normes de la société et de l'époque où nous évoluons (4) ».

On en retiendra aussi la force de clôture que le temps donne aux figures qu'il prend. Et, à coup sûr, le roman en est une. Ce qui expliquerait mon habituel désintérêt pour une activité visant ainsi à être conforme au conformisme en train de se créer. Peu m'importe en effet que le roman, tel qu'on le conçoit généralement, s'emploie à retrouver le temps perdu, quand cela équivaut en réalité à une formidable entreprise d'allégeance au temps convenu. Et c'est pourquoi je déplore que Matthieu de Boissésou ait quelque peu cédé à cette pression dans la seconde partie de son livre, en y évoquant un mai 1968 qui normalise personnages et situations mais aussi la langue censée en rendre compte. La critique ne s'y est pas trompée qui semble avoir apprécié, avec la chute d'intensité intérieure qui s'ensuit, de retrouver son assise à travers cet épisode dont l'écriture, sans doute juste mais de plus en plus émaillée de notations réalistes, tend à faire oublier l'essentiel, que là comme ailleurs « l'histoire tombe au dehors comme la neige », pour reprendre les mots d'André Breton.

À cette aune, les seuls romans que j'aime seraient ceux qui n'en sont pas. Une nouvelle fois, j'en aurais eu ici la preuve qui, heureusement, n'arrive pas à faire basculer dans la banalité le récit de Matthieu de Boissésou. Trop intense est le feu qui y brûle. Car n'est-ce pas à miser sur la scandaleuse irréalité de la passion que certains livres parviennent à vaincre la réalité du temps admis pour nous révéler comme une nouvelle matière les rayons et les ombres d'un temps inventé ? Que Grégoire Bouillier et Matthieu de Boissésou aient fait, l'un comme l'autre, ce pari passionnel, on ne peut en douter. Mais non sans s'étonner de les voir, si dissemblables, partager un même vertige entre passion de l'éventuel et passion de l'inachèvement qui met en demeure notre semblant de monde et sa continue prétention à être absolument. Il n'est pas jusqu'à la rigueur tremblée de leurs évocations amoureuses – elles aussi ne se ressemblant en rien – qui n'ait pour même effet de renvoyer à son indigence la platitude érotique régnante, en anéantissant le trop de réalité qu'on a pris l'habitude de lui reconnaître. En fait, la profonde différence, entre ces deux livres est dans les moyens employés pour ne jamais faillir à pareille mise en demeure généralisée, les adolescents du *Grand Chariot* ayant gardé avec le grand vent de leur enfance exaltée le privilège de prendre le large à tout moment, alors que Grégoire Bouillier, né otage d'une modernité préfabriquée, est contraint à la désertion inté-

rieure, je dirais même à la désertion *in vitro*. Il en acquiert d'ailleurs une maîtrise de la littéralité qui commande l'économie de son écriture et son humour mais au risque d'un inquiétant repli sur soi, parfois à la limite de l'asphyxie.

Aussi n'en est-il que plus émouvant de le voir, à la croisée de toutes les impasses, se découvrir en découvrant *L'Odyssee* : « C'était comme si j'offrais mon visage au soleil. Chaque vers semblait écrit à mon intention et s'infusait en moi, s'écoulant par mes yeux et mes oreilles. J'étais la lecture même. On plutôt, c'était *L'Odyssee* qui me déchiffrait. » Et encore : « N'était-elle pas enfin trouvée la route où s'était perdu mon chemin ? Une nuit entière mes mains avaient tenu la carte du temps et, désormais, je pouvais y situer mon errance et me repérer dans le monde. »

Ce n'est certes pas la moindre qualité de ce *Rapport sur moi* que de nous faire ainsi assister de l'intérieur à cet avènement du temps inventé dont j'ai parlé. J'y vois même une date dans la perspective romanesque. Il suffit d'ailleurs que Grégoire Bouillier prenne la peine de préciser : « Je n'étais pas Ulysse, confusion qui ne m'a jamais effleuré, mais le cycle se perpétuait à travers moi », pour démonter, comme par enchantement, la récente bouffonnerie de l'« autofiction ». Et cela, tout simplement en renversant la vapeur : « On peut penser ce que l'on veut, mais me croire un inédit d'Ulysse valait mieux que me prendre pour un homme moderne. » On se félicitera aussi que cet « inédit d'Ulysse » nous rappelle en passant que « le sabotage est l'unique arme qui reste à la portée de chacun ». Vérité mythologique à ne pas oublier avant d'affronter la période automnale à haute pollution littéraire.

Reste que Matthieu de Boissésou, pas plus que Grégoire Bouillier, n'est un « homme moderne ». Non seulement en ce qu'on pourrait situer *Le Grand Chariot* et ses perspectives d'aube dans la postérité de l'inclassable *Homme sans postérité* d'Adalbert Stifter, écrit il y a presque cent cinquante ans, ni en ce que l'éclairage du *Rapport sur moi* n'est pas sans parfois rappeler la lumière nue qui, il y a une soixantaine d'années, a transfiguré *Les Coups* de Jean Meckert en bouleversante traversée des « déserts de l'amour ». À cette inactualité, l'un et l'autre doivent de voir ce que notre modernité écrivante ne verra jamais.

De toute façon, il est encore une poésie qui ne se réfugie sûrement pas dans les plaquettes que petits éditeurs de bon goût et grands éditeurs aidés de leurs managers avertis publient désormais pour avoir l'air cultivé. Que, pour l'heure, ne se ressemblant pas, elle passe par les chemins de traverse de ces deux livres, j'en suis persuadée. « Ce sont des choses qui arrivent », nous dit Grégoire Bouillier. Surtout quand il s'agit de sauver l'inaccaparé. Condition nécessaire et suffisante pour ne pas être moderne et soumis, l

1. Matthieu de Boissésou, *Le Grand Chariot*, éd. Gallimard, 2002.

2. Grégoire Bouillier, *Rapport sur moi*, éd. Allia, 2002.

3. Cité par Patrice Bollon, *Esprit d'époque*, éd. du Seuil, 2002, p. 78., où il est rappelé qu'Édouard Roudnitska fut le créateur, entre autres, de Diorissimo et d'Eau sauvage.

4. Patrice Bollon, *op. cit.*, p. 19. Rappelons qu'on doit à cet auteur le passionnant essai *Morale du masque* dont le présent livre est en quelque sorte le prolongement et l'approfondissement.